

AVIS IMPORTANT DE L'ADMINISTRATION

Avant que les derniers jours de l'année ne s'écoulent, nous tenons à faire part à nos abonnés du changement radical qui va s'opérer, au 1er janvier, dans la direction, la rédaction et le matériel de L'OPINION PUBLIQUE. Il y a six ans, nous fondions ce journal, que nous avons, seul, administré pendant quatre années d'un succès et d'une prospérité toujours croissants. A la fin de cette époque, nous notions cependant pas encore remboursé des sommes qu'il avait fallu dépenser, non-seulement pour la fondation et la propagation de L'OPINION PUBLIQUE, mais encore pour l'établissement et le maintien d'une industrie, nouvelle au Canada. Les embarras financiers nous forcèrent à laisser passer nos entreprises en des mains étrangères. Un an plus tard, se formait la compagnie Burland-Desbarats, qui est alors devenue propriétaire de L'OPINION PUBLIQUE. Après une expérience de quinze mois, les directeurs de cette compagnie, s'étant persuadés que personne ne peut mieux que le fondateur de ce journal, en comprendre le caractère et la mission, ni donner à L'OPINION PUBLIQUE une physionomie plus en rapport avec le goût, l'intelligence et les mœurs des familles canadiennes, nous ont prié de prendre le contrôle absolu des affaires de ce journal, ainsi que d'en diriger la rédaction. Fort de toute l'expérience acquise, appuyé par la collaboration de nos littérateurs les plus distingués, et comptant sur l'indulgence et la sympathie du public canadien, nous avons accepté la tâche. Nous avons en vue des changements importants, qui plairont à la grande majorité de nos lecteurs. Nous ferons connaître notre programme dans le numéro du 6 janvier. En attendant, nous annonçons que L'OPINION PUBLIQUE sera toute habillée de neuf : c'est-à-dire, qu'elle sera imprimée en caractères nouveaux, et sur un papier bien supérieur à celui dont on fait usage depuis un an ou deux. Aussi, que nous avons une SUPERBE GRAVURE SUR ACIER que nous allons donner en PRIME aux abonnés qui se trouveront dans les conditions voulues. Pour de plus amples renseignements, voir le premier numéro de l'an prochain.

GEORGE E. DESBARATS.

Montréal, 20 décembre 1875.

LE TÉMOIGNAGE DE LA MORTE

(Suite)

III

LES RUINES DE L'ABBAYE

Quelques heures après, Paul se dirigeait vers la ville; il marchait la tête basse et heurtait à tout moment les passants. C'est que Paul réfléchissait. « Infâme coquin, se disait-il en lui-même, tu veux ajouter l'assassinat, il ne manquait plus que ce diamant à ta couronne; oui, j'y consens, tu seras assassin, mais elle ne mourra pas; Dieu m'a mis ici pour empêcher un crime, à moi de remplir ma mission. »

Arrivé chez le docteur, celui-ci lui donna une petite fiole, en disant : « Que ton maître prenne de ce liquide toutes les heures. » Paul retourna de suite au château; il recommença son monologue : « Ah! tu crois me tromper, toi aussi, mais je connais tout, tu ne perds rien pour attendre. »

Paul s'arrêta chez un pharmacien, acheta une bouteille semblable à celle que lui avait donnée le docteur, puis il y fit mettre un puissant narcotique qui existait alors.

De retour au château, il donna cette dernière bouteille à Georges, et garda celle contenant le poison.

— Que t'a dit le docteur? demanda Georges.

— Il m'a chargé de vous dire de prendre de ce liquide d'heure en heure.

Vers les huit heures du même soir, Emilie revint au château. Georges, se montrant affectueux, alla au-devant d'elle, et ne craignit pas, le misérable, de lui donner le baiser de Judas.

— Je suis bien fatiguée, dit Emilie, tu me permettras bien d'aller prendre quelque repos.

— Tu prendras au moins un verre de vin avec moi avant de te mettre au lit.

— Oh! sans doute, Georges, je prendrai du muscat.

— Et moi du bordeaux, dit son mari, en apportant deux bouteilles. Puis versant le vin, il passa le verre empoisonné à Emilie, qui le vida d'un seul trait, puis elle gigna sa chambre; Georges en fit autant, et alla se coucher comme si de rien n'était.

Paul, dans sa loge, aussi veillait, et assis sur son lit, il réfléchissait. Il se leva tout à coup, une idée lumineuse venait de traverser son cerveau. « A l'œuvre, » s'écria-t-il, et il sortit de sa chambre. Il monta doucement au cabinet de Georges et alla droit à l'armoire secrète, dont il avait su découvrir le secret. Il l'ouvrit sans difficulté, un papier roula à terre, c'était le pacte. « Dieu est avec moi, se dit Paul ivre de joie. Aux ruines maintenant, » et il partit.

Il resta aux ruines près de deux heures, et en revint en souriant. « Tout est prêt maintenant; merci, mon Dieu, merci de m'avoir donné une si belle mission. »

Le lendemain matin, la femme de chambre d'Emilie alla éveiller Georges en criant : « Vite, vite, monsieur, madame se meurt. » Tous les domestiques accoururent à ces cris, et trouvèrent Mme de Rombalch gisant à terre, le visage livide; son pouls ne battait plus, elle était morte. . . .

Georges se hâta d'aller à l'explosion d'un chagrin qui convainquit les moins crédules. Tous le plaignaient de perdre une épouse si jeune et si jolie. Le bruit se répandit partout que Mme de Rombalch avait succombé à une maladie de langueur qui s'était déclarée à la mort de son père. On ne prenait pas alors les précautions d'aujourd'hui pour constater les décès. Aucun soupçon ne transpara. Georges, retiré dans sa chambre, ne voulut pas même en sortir pour manger; il ne cessait de pleurer, ce qui contribua à faire disparaître les derniers soupçons.

Paul fut chargé de mettre Emilie dans sa tombe. C'était au premier étage; il eut soin d'abord de congédier tout le monde sous un prétexte ou sous un autre. Une fois seul, il remplit le cercueil de linges et autres choses, puis il en scella le couvercle. Enlevant aussitôt Emilie dans ses bras, il sortit à la hâte; il était temps, Emilie s'éveilla. « Que faites-vous, Paul, où vais-je? où est Georges, Paul? Paul! »

— Silence, madame, de grâce, ou tout est perdu.

— Que voulez-vous dire, Paul? Il ne répondit pas, il volait plutôt qu'il ne marchait.

En un instant il fut aux ruines. Il y entra et déposant son fardeau sur une

large pierre, il ouvrit une trappe secrète qui laissa voir, grâce à la lumière qui s'en échappa, un large souterrain.

— Suivez-moi, dit alors Paul.

— Mais que signifie tout cela, Paul? Serait-ce d'après l'ordre de Georges que vous agiriez ainsi? Ah! non, dites non, Paul.

— Oui et non; suivez-moi, répondit Paul, dans un instant vous saurez tout.

Emilie, hésitant encore, Paul l'enleva de nouveau et la descendit au caveau, referma la trappe, puis il revint à la hâte au château. La malheureuse, une fois seule, vit toute l'horreur de sa position. Elle essaya à rap-peler ses souvenirs, mais en vain; son sommeil prolongé lui avait enlevé la mémoire. Se jetant à genoux sur le roc humide : « Oh! la mort, grand Dieu, s'écria-t-elle, plutôt que cette affreuse réclusion; » puis vaincue par la fatigue et l'émotion, elle s'endormit.

IV

Paul, de retour chez son maître, s'assit près de la tombe et veilla jusqu'au matin. Son absence n'avait point été remarquée. De pompeuses funérailles eurent lieu, et la sépulture se fit dans un caveau de famille que Georges avait fait construire près du château.

Le premier soin de Georges, les funérailles achevées, fut de faire un examen général des papiers et titres qui constituaient la plus grande partie de la fortune du comte de Sénange.

Cet examen terminé, un sourire diabolique erra sur ses lèvres. « Enfin, s'écria-t-il en un transport soudain, à moi la fortune, à moi la liberté, à demain le repentir. »

Vers minuit, Paul sortit de sa loge et se dirigea vers les ruines de l'abbaye. Il ouvrit la trappe et descendit au caveau. Au bruit qu'il fit, Emilie s'éveilla. S'élançant vers lui :

« Pitié! pitié! Paul, sauvez-moi d'ici, ou tuez-moi! »

— Vous tuer, madame, lorsque je viens de vous sauver la vie! Oh! ne me parlez pas ainsi; ces paroles me font peur; laissez-moi vous raconter les circonstances qui m'ont obligé de vous conduire ici. Vous me direz ensuite ce que je dois faire, j'exposerai ma vie pour vous obéir.

— Que veut dire ce mystère, Paul? expliquez-vous. Sortirai-je vivante d'ici, ou dois-je y mourir?

— Ecoutez, dit Paul, quiraconta alors tout ce que l'on vient de lire, puis, montrant le pacte, il finit en disant : « Avec ce papier, on pourra, de suite, faire prendre à ces deux scélérats le chemin de la potence. »

— Merci, Paul, dit alors Emilie en pleurant, merci de votre dévouement. Il y a un instant, je vous accusais de complicité avec Georges; pardon, Paul! Voyez ces larmes, ce sont celles de la reconnaissance; pas une n'a coulé encore sur mon malheur! »

Paul pleurait aussi. Il saisit la main d'Emilie et la baisa respectueusement. « Parlez-moi hardiesse, madame. »

— Que vous êtes bon, Paul! Soyez assuré que vous serez récompensé par ce Dieu qui, s'il sait punir les coupables, sait aussi récompenser les bons.

— Madame, je n'ai fait que mon devoir, n'attachez pas plus d'importance à cet acte. J'irai demain à Hambourg dénoncer les coupables, qui recevront alors un châtiment bien mérité, puis vous pourrez alors retourner sans crainte au château.

— Non, Paul, je ne peux me décider à envoyer à l'échafaud celui que Dieu a bien voulu me donner pour époux. Peut-être le repentir entrera-t-il dans son cœur endurci, et Dieu nous saura gré de lui avoir gagné une âme.

— C'est la mort que vous choisissez alors.

— Non, Paul, c'est une vie d'expiation.

— C'est bien vrai, madame. Dieu, voyant cet homme trop lâche pour expier ses

crimes, à choisi en vous la victime expiatoire.

— Ne parlez pas ainsi, Paul. Dieu est juste, ce qu'il fait est bien fait. »

Paul secoua la tête d'un air de doute; il ne paraissait pas partager l'opinion d'Emilie.

— « Alors, vous décidez. . . dit-il. »

— D'aller me réfugier au monastère de Hambourg et d'y rester là inconnue et oubliée de tout le monde. Tu viendras la nuit prochaine, je marcherai jusqu'à la ville, je demeurerai au couvent et tu viendras de temps en temps m'apporter des nouvelles de mon époux.

— Ne donnez pas ce nom à votre bourreau, madame, dit Paul en sortant. « Scélérats, » se dit Paul en cheminant, j'obéirai; mais vous ne perdez rien pour attendre; vous n'en danserez que mieux au bout de la corde : seulement, j'aurai le plaisir de la tresser moi-même. »

La nuit suivante, une voiture se dirigeant vers Hambourg entra bientôt dans la ville et s'arrêta au monastère. Une femme voilée y entra en disant : — « Au revoir, Paul, viens souvent me voir. »

V

Quatre mois se passèrent. Chaque semaine, Paul allait visiter Emilie et lui racontait tout ce qui se passait au château. Cette dernière, bien que résignée à son sort, se laissait quelquefois aller au découragement.

« Si jeune, s'écriait-elle alors, et déjà si malheureuse! Retranchée du nombre des vivants, il me faudra peut-être mourir ici méconnue de tous; » mais, se jetant aussitôt aux pieds du crucifix, elle puisait là un nouveau courage.

— « Jésus, crucifié pour nos péchés disait-elle, tu as souffert la mort : prend ma vie, accepte mon sacrifice, mais convertis-le, lui; qu'il meure pénitent après avoir vécu pécheur. »

Elle se fit peu à peu à la vie monastique et promit d'y entrer si Dieu touchait le cœur de son époux.

Pendant que la victime priait ainsi chaque jour pour son bourreau, lui, Georges de Rombalch, avait déjà oublié son crime et son cœur s'endurcissait de plus en plus. Possesseur d'un million, il recommença sa vie débauchée d'autrefois. Il visita ses anciens amis et se plongea de plus en plus dans l'ornière du vice, jusqu'à ce que blasé, fatigué, il résolût de contracter un second mariage.

Une comédienne d'une grande beauté, mais perdue comme lui, était depuis longtemps sa maîtresse; il résolut d'en faire son épouse. Tout sentiment d'honneur avait fui de son cœur; il ne recula pas devant cette mésalliance. Il annonça cette nouvelle à ses domestiques, qui tous s'enfuirent à l'exception de Paul, qui, jugea à propos de rester.

Le mariage fut fixé au 10 juillet, et, bien qu'on fût rendu au premier de ce mois, Paul n'en avait pas encore parlé à Emilie.

Ce ne fut que le 8 au soir qu'il se décida. Il se rendit au monastère et demanda à voir sa maîtresse. Celle-ci arriva bientôt, mais en voyant Paul, elle pâlit.

— « Qu'avez-vous, Paul? vous paraissez triste : serait-il arrivé malheur à Georges? »

— Plût à Dieu qu'il fût mort, madame.

— Qu'y a-t-il? Parlez vite, Paul, parlez!

— Il y a, madame, que si vous supportez cette dernière épreuve, moi, je ne m'en sens pas le courage et je mourrai plutôt que d'être témoin de ce dernier scandale. Il y a, madame, que dans deux jours Georges de Rombalch, veuf d'une épouse encore vivante, va épouser une femme perdue, une femme, sa maîtresse depuis trois mois.

— Oh! l'infâme! s'écria Emilie blessée. J'étais prête à tout, même à mourir, mais jamais je ne permettrai que la fortune et le château d'un de Sénange passe en des mains aussi souillées.